

jan jacob slauerhoff

Jan Jacob Slauerhoff, un des écrivains néerlandais les plus originaux de l'entre-deux-guerres, est né à Leeuwarden, en Frise, le 14 septembre 1898.

On a fait observer que son inspiration comporte une large part de la mélancolie secrétée par cette province septentrionale des Pays-Bas baignée par les brumes de la Mer du Nord et glacée par la bise hivernale. Mais la personnalité du poète suffirait à expliquer la morosité agressive de ses vers ou de sa prose. L'humeur de son père, tapissier aisé, était allée s'assombrissant jusqu'au jour où il fut terrassé par la paralysie; et c'est surtout sous cet aspect que, avant-dernier enfant de la famille, Jan Jacob l'a connu, ainsi que le rappelle un poignant *In memoriam Patris*. Par ailleurs, étant de constitution plutôt chétive et souffrant d'asthme congénital, le jeune garçon a cherché refuge auprès de sa mère, femme solide de vieille souche maritime frisonne. Plus tard, étudiant, puis adulte, Slauerhoff conserva une propension à fréquenter des femmes plus âgées que lui. Ces circonstances expliquent l'échec de son mariage comme son attitude ambiguë envers l'autre sexe qu'il aborde avec un sentiment de domination parfois sadique n'excluant ni le remords ni le dégoût envers soi-même. En outre, né après la mort du frère qui l'avait précédé, réduit à la compagnie de la sœur qui suivit de près, le garçonnet s'est prématurément replié dans une attitude de défi et de méfiance envers un univers dont il a dû très tôt aspirer à s'échapper. C'est à partir de cette constellation psychologique que s'expliquent sa vie instable et agitée ainsi que les caractéristiques de son œuvre.

Après des études au Collège moderne

louis j.e. fessard

Né le 22 sept. 1922 à Valence (Drôme). Agrégé de l'Université. Docteur ès lettres avec une thèse principale sur *Jan Slauerhoff* (A.G. Nizet, Paris, 1964) et une thèse complémentaire sur *Le thème du Hollandais Volant dans les principales littératures européennes* (ronéo-tée). Inscrit depuis sept. 1959 sur la liste d'aptitudes aux fonctions de Maître de Conférences (néerlandais). Maître de Conférences (allemand) à l'École des Mines de Paris, professeur d'allemand au lycée Janson de Sailly et de néerlandais au lycée Paul-Bert, à Paris. Collabore à la Revue des Etudes Germaniques avec des articles sur: Karel van de Woestijne, Adriaan Roland-Holst, Vondel, G.K. van het Reve (à paraître). Collabore à une *Histoire des Littératures depuis 1848* (Nathan, Paris, à par.) pour les Pays-Bas du Nord, et à un *Dictionnaire Universel des Lettres* (Bordas, Paris, à par. 1974) pour les Pays-Bas Nord et Sud et l'Afrikaans. A traduit et commenté pour l'atelier de création radiophonique ORTF (poésie ininterrompue, France-Culture, 22-1-70) un certain nombre de textes de „poésie concrète”. Traducteur de C. Nooteboom: *Le Chevalier est mort* (Denoël, Lettres Nouvelles, Paris, 1967) et de divers textes dans l'*Anthologie de la Littérature Néerlandaise* éditée par Aubier, Paris, sous la direction du Professeur Pierre Brachin. Traducteur de l'écrivain allemand Helmuth Heissenbüttel (Denoël, Lettres Nouvelles).

Adresse:
11, Rue Sédillot, 75007-Paris.





Jan J. Slauerhoff comme médecin de bord.

(hbs) de Leeuwarden, où il fut le condisciple de S. Vestdijk, ce phénomène des lettres hélas inconnu en France (1), Jan Jacob déféra à la volonté paternelle, et fit de très convenables études de médecine à Amsterdam, où il a laissé chez ses condisciples un souvenir vivace autant que pittoresque. Mais il les combina avec son désir de changement et d'aventures en choisissant la carrière de médecin navigant. En même temps il achevait sa formation littéraire et risquait ses premiers pas en poésie.

Il paraît que les fougades du docteur Slauerhoff alimentèrent des années du-

rant les racontars que les officiers de la marine marchande néerlandaise échangeaient au carré; ainsi s'était-il un jour mis en tête de régénérer une «esclave blanche» (française comme bien l'on pense) en route pour les lupanars de Rio, ce qui ne se termina pas sans quelques inconvénients pour son ami Du Perron et révèle une bonne dose de naïveté et de romantisme attardé. Quoi qu'il en soit, et malgré des interruptions dues à son affection qui devait dégénérer en tuberculose, et à deux ou trois tentatives de s'organiser à terre une existence plus réglée, Slauerhoff a fait de nombreux voyages aux ports des Indes néerlandaises, de Chine, du Japon, de Corée, de l'Amérique centrale, enfin d'Afrique, ce qui lui laissa parfois l'occasion d'une courte randonnée dans l'arrière-pays. Sauf pour ce qui concerne l'Indonésie (dont il parle encore moins que des Pays-Bas et de ses compatriotes, auxquels il voue une aversion certaine pour ce qu'il croit déceler en eux de matérialisme borné), il y a puisé de très nombreux éléments de son inspiration.

L'œuvre littéraire de Slauerhoff est en effet entièrement centrée sur lui-même. Il est, a-t-on dit avec raison, «lyrique et rien que lyrique», jusque dans ses grands romans ou son unique pièce de théâtre: c'est dans l'existence telle qu'il l'éprouve et la vit qu'il puise sa matière. Ecrire, c'est pour lui d'abord prendre conscience de ses problèmes psychiques, les analyser et tenter de les résoudre.

Comme beaucoup de jeunes écrivains ayant connu des difficultés d'origine familiale, Slauerhoff commence par la révolte qu'il exprime dans *Archipel* (1922)



Jan Slauerhoff à l'âge de quatre ans avec sa sœur Augusta.

au moyen de vers heurtés et volcaniques évoquant des paysages grandioses de solitude, de décrépitude et de déclin. Pour lui l'existence se réduit à un cycle éternel au cours duquel le vivant ne se régénère que de la putréfaction engendrée par sa mort. D'où la révolte du poète contre la vanité de la Création et sa conscience aiguë de la finitude de l'âme, *Figure de Proue*, asservie à un corps périssable et corrompu. Dans *Clair-Obscur* (1927), c'est plutôt le sentiment d'impuissance qui l'emporte: la haine devient rancœur sournoise et l'exaltation rêve ou regret du passé; déjà d'ailleurs cette inspiration s'an-

nonçait dans *Le Roi-Enfant*, prévu pour faire partie du recueil précédent. Dans *Eldorado* (1928), sous le masque de personnages historiques ou traditionnels, la révolte se confond avec le saccage et le sadisme.

Cependant l'influence des voyages en Extrême-Orient et la connaissance qu'il fit alors de la poésie chinoise marquent une seconde étape dans la carrière littéraire de Slauerhoff. *Extrême-Orient* (1928) comprend des «croquis de voyage» empreints de mélancolie et annonce la résignation qui s'affirme dans *Young-Pou-Tchoung* (1930) - titre qui signifierait en chinois, selon l'auteur: inutile. Slauerhoff en tout cas a pris conscience de la vanité de la révolte, il dépouille la grandiloquente pose byronienne, et, plutôt que sur les pirates ou les Gengis-Khan, prend modèle sur le peuple patient de la Corée asservie. C'est à cette catégorie qu'il faut rattacher le recueil de contes *L'île du Printemps* (1930), où, sous un travesti «chinois», l'auteur analyse surtout la situation du poète «dionysien» face au monde qui le méprise et l'exploite, aux confrères «apolliniens» habiles à tirer parti des circonstances, et enfin à son œuvre, qui le dévore et le détruit. A ce stade la réflexion commence à prendre le pas sur l'attitude de rébellion ou de désenchantement; Slauerhoff semble chercher la voie moyenne d'un accord provisoire avec une société «humaine-trop-humaine» et une création plus qu'à demi manquée.

Un autre recueil de récits, *L'écume et la cendre* (1930), est, de toutes les œuvres de Slauerhoff, celle qui fut la plus populaire et a laissé le plus de traces dans les anthologies scolaires. Les pièces qui le



Portrait de Jan Slauerhoff en 1917.

composent se répartissent principalement en deux catégories. Les nouvelles à sujet maritime rappellent quelque chose de l'atmosphère des romans de Conrad; dans *Le dernier Voyage du Nyborg* (2) par exemple, l'auteur fait montre de son talent à nouer une intrigue attachante et à décrire des milieux inhabituels. Mais ce sont surtout les récits d'inspiration surréaliste: *Larrios* (3), où Slauerhoff (en précur-

seur du «réalisme magique») exploite une aventure de jeunesse, et *La fin de la chanson* (4), transposition littéraire d'une cure psychanalytique avortée, qui fascinent le lecteur en raison du caractère chthonien oppressant des aventures qu'ils relatent. En particulier, par leur analyse approfondie des complexes au milieu desquels se débattait leur auteur, ils représentent une étape essentielle sur la voie de son évolution. Il est vraisemblable que Slauerhoff les a écrits sous l'influence des théories freudiennes; en tout cas l'on n'en saurait débrouiller le sens sans avoir recours à celles-ci, même si leur trouble halo de mystère suffit à soutenir l'intérêt du lecteur.

Cette dualité entre l'intérêt du récit et le sens qu'il convoie se retrouve dans les deux romans de Slauerhoff: *Le Royaume Interdit* (1932) (5) et *La vie sur la Terre* (1934), lesquels constituent la suite logique de cet effort de clarification. Le premier, composé sous l'influence du théosophe Reinhold Schneider, se présente d'abord comme la biographie romancée du poète portugais Camoëns; dans la seconde partie, qui se déroule à l'époque moderne, la personnalité plus forte de l'aventurier lusitanien s'empare de celle d'un radionavigant irlandais, Cameron; finalement ce dernier se libère au cours d'une crise, objectivant ainsi l'effort de Slauerhoff lui-même à se dégager de l'emprise du passé et des liens maternels. Dans le roman suivant, le même Cameron va s'efforcer de retrouver le contact avec le présent et d'orienter son action vers l'avenir: il personnifie alors l'auteur dans ses tentatives pour surmonter ses tendances schizophréniques et s'insérer activement dans le monde de la réalité. Si l'intrigue et la psychologie de ces deux

ouvrages ne peuvent s'appréhender d'emblée, ils comportent cependant nombre de chapitres valables par eux-mêmes, où l'écrivain fait revivre d'une façon saisissante toutes sortes de milieux exotiques, de personnages ou d'aventuriers du passé comme du présent, ou bien décrit les paysages les plus divers et les plus étranges.

Slauerhoff vient donc par le moyen d'une



Jan Slauerhoff dans sa cabine, au milieu d'un décor extrême-oriental.

expression littéraire d'apparence épique à bout de l'oppressante fixation maternelle qui empêchait sa personnalité propre de s'affirmer. C'est au drame, avec *J.P. Coen* (1931), qu'il avait demandé de l'aider à tirer au clair ses relations, de nature adlérienne (rivalité-imitation), avec la figure du père. Cette pièce, tout comme les romans précédents, n'a été mise sur le papier qu'après une sérieuse préparation et

une documentation approfondie. Ceci lui confère une réelle présence scénique et lui permet, en dépit des libertés prises avec la chronologie, d'évoquer en un tableau varié vivant et coloré, les milieux, les personnages et les intrigues qui marquèrent les débuts de la colonisation hollandaise à Java. Les caractères, tracés de façon à la fois vigoureuse et nuancée, témoignent du fait que l'auteur commence à se dégager d'un égotisme exclusif, selon la volonté qu'il proclame expressément dans une nouvelle peu connue: *La dernière apparition de Camoëns* (1935). Ayant ainsi réglé leur compte aux complexes dont, même physiquement parlant (car il est permis d'y voir l'origine psychosomatique de son asthme), l'écheveau embrouillé l'étouffait, Slauerhoff se tourne pour la première fois vers la peinture de milieux et de caractères avec lesquels il ne se confond plus, ou qui ne sont pas nécessairement en relation directe avec lui. *La Révolte de Guadafajara* (1937) décrit avec beaucoup de réalisme, d'entrain, voire d'humour, un épisode tragi-comique de la révolution mexicaine dans lequel le personnage représentant l'auteur ne joue plus, quoi qu'il en ait, qu'un rôle accessoire. Slauerhoff s'efforce de préciser comment et à quelles conditions il conçoit la libération des humbles du joug millénaire sous le fardeau duquel ils triment. Manifestement aussi il condamne les violences inutiles de la révolution (espagnole vraisemblablement). Enfin il fait appel à l'éducation comme le moyen privilégié et sûr de l'accession des masses populaires au niveau d'individualités averties et conscientes. La mort allait l'empêcher de poursuivre sur cette voie.

Si les grandes œuvres de longue haleine

retracent les efforts de Slauerhoff pour devenir enfin lui-même, les recueils poétiques de cette période reflètent plutôt, dans des pièces courtes qui évoquent des cris ou des soupirs, les instants où le désenchantement ou la révolte s'emparaient à nouveau de lui. Les *Soleares* (1933), impressions de ce monde ibérique dont le passé à la fois grandiose et rude séduisait le poète, sont toutes empreintes de la morbidesse apathique si bien exprimée par le fado portugais ou du scepticisme sarcastique et bon enfant qui inspire la copla espagnole. Quant à



Jan Slauerhoff sur son lit de mort.

l'Honnête tombe de Marin (1936), elle comprend certaines des plus belles poésies que la littérature néerlandaise ait consacrées à chanter l'insatisfaction, le désespoir ou l'aspiration à la mort; c'est dans ce recueil que l'on trouve le *Chant d'automne du Marin*, poignante expression de nostalgie romantique, et ce poème étrangement prémonitoire: *La Fin*, dans lequel Slauerhoff, qui devait s'éteindre le 5 octobre 1936, prévoyait qu'il «ne trouverait nulle part le repos, / Ni sur la terre et ni sur l'eau, / Mais seu-

lement dans le dernier havre / De bois dans le sable.»

Individualiste né, constamment torturé par le besoin de changement, voire de bouleversement, contempteur convaincu de la réalité bourgeoise, Slauerhoff devait tout naturellement être attiré par l'école des «vitalistes», (Marsman, Vestdijk, Du Perron, Ter Braak) (6) - dont le lecteur français peut se faire une idée par les œuvres de Malraux (ami de Du Perron, et qui connut Slauerhoff), de Montherlant, de Drieu la Rochelle entre autres. C'est certainement lui qui a vécu cette expérience avec le plus de sincérité, bien qu'il n'ait pas joué dans le renouvellement des belles lettres néerlandaises d'entre les deux guerres le rôle éminent d'un Marsman ou d'un Du Perron. Mais, par tempérament plus que par disposition, il se situe parmi les très grands poètes de cette période. Comme prosateur il est surtout remarquable par son art, combinant une documentation solide à l'expérience vécue, d'évoquer avec une exceptionnelle puissance suggestive personnages hors du commun, milieux exotiques et pays lointains, sans oublier la vie obscure et formidable de la mer.

En fait ce n'est pas tant à ses qualités littéraires propres que Slauerhoff a dû son succès immédiat parmi les jeunes intellectuels de son époque. En lui se font déjà entendre les accents d'une contestation globale des divers systèmes sociaux du moment: Slauerhoff ne dénonce pas seulement l'exploitation que certains font de la misère des hommes (*La Vie sur la Terre*), mais aussi celle que d'autres font de leur aspiration à la justice

(*La Révolte de Guadalajara*); en outre, cette contestation se présente chez lui comme un avatar de la rivalité pères-fils (*J.P. Coen*) et des efforts accomplis par ces derniers pour devenir eux-mêmes, se «désaliéner» (*Le royaume interdit*). En dépit des nuances qu'il convient d'y apporter, il existe une parfaite continuité entre son inspiration et celle des «angry young men» d'après la seconde guerre mondiale: Claus et Wolkers, les «provos», Sybren Polet et Vlek peuvent le reconnaître comme un précurseur; Van het Reve et Waskowsky (7) sont peut-être les plus proches de son attitude composée d'insatisfaction, de révolte et de scepticisme. Ce «poète maudit, errant et réprouvé», ce «dernier chevalier à la triste figure»

du romantisme néerlandais a engendré une nombreuse et turbulente progéniture littéraire.

(1) Œuvres de Vestdijk traduites en français: *La Vie passionnée du Gréco* (Intercontinentale du livre, Paris, 1949); *L'ami brun* (Ed. Lumière, 1959); *L'île au Rhum* (Ed. Universitaires, P., 1963); *Les voyageurs* (id., 1966); *Le passage* (nouvelle, in: *Nouvelles néerlandaises*, Seghers, P., 1965).

(2) Trad. franç. in: *Nouvelles néerlandaises* (Seghers, P., 1965).

(3) Trad. franç. dans la revue: *Ecrits du Nord* (juillet 1933).

(4) Trad. franç. partielle in: P. Brachin: *Anthologie de la Prose néerlandaise*, Pays-Bas, tome II (Bilingue Aubier, Paris, à paraître en 1973).

(5) Trad. franç.: *Le royaume interdit* (SPIE, Paris, 1948).

(6) Cf.: *Anthologie de la Prose néerlandaise*, Pays-Bas, t. I et II (Aubier, P., 1970 et 1973).

(7) Cf. pour Claus: *Anthologie*, etc., Belgique, t. II (Aubier, P., 1968); pour Van het Reve: *Anthologie*, etc., Pays-Bas, t. II (id., 1973). (La plupart des œuvres de Van het Reve sont disponibles en traduction française).

jan slauerhoff

traduit du néerlandais par liliane wouters

l'âme, figure de proue

Tel est mon sort: sculptée devant la proue
Et le corps du bateau comme une escorte,
Ma course triomphale sur les vagues à genoux
Je la dois au navire qui me porte.

Plutôt l'errance que le stable; mon climat
N'est le bonheur champêtre, à ses racines
Fidèle ainsi qu'un arbre. Ce trois-mâts
A toutes les passions des courants me destine.

Chaque flot écumant de sa baveuse bouche
Effleure ma poitrine et ne la souille point.
L'un vient effacer l'autre; ils ne me touchent
Qu'à peine. Mon bonheur est sauf de leur chagrin.

Jamais je n'aimerai l'unique. Tous ils sont
Tantôt d'un calme gris, tantôt d'un blanc de rage.
J'appelle, ils me caressent; je lâche, à l'unisson
Ils tombent languissants mourant dans mon sillage.

Nulle femme n'aima d'un amour si constant
Que j'aime l'océan, de qui la rude haleine
Ou m'abaisse ou me lève. Jamais nul amant
Ne visita plus ardemment celle qu'il aime.

Nulle femme ne demeura sous tel hommage
Aussi pure. Flottant sur ses hauts-fonds,
Redoublée sur son sein par ma tremblante image,
Je lui survis - jusqu'à la cambrure de l'horizon.

Aucune au territoire de son roi ne se fiance
Autant que moi à mon navire libéral.
Mais aussi je dois vivre en stricte dépendance
Du cours, du frêt de ce bateau féal.

Mon corps vient jeter l'ancre en des bassins de bourbe
C'est pour y accueillir d'infâmes chargements;
Ainsi, les traits tordus, sa chair violée plus lourde,
Une femme vaincue sent le poids de son flanc.

Lorsque tenacement je prolonge l'extase,
Au-dessus des étoiles abîmées dans les flots,
J'entends derrière moi patauger dans leur vase,
Ivrognes bredouillants, d'ignobles matelots.

D'une même goulée honte et splendeur sont bues.
Tantôt me grise un ineffable émoi,
Tantôt le matériel survivre me remue.
J'éprouve, amèrement, que l'ange est loin de moi.

Telle sera ma fin: sur une côte basse
Je serai arrachée de mon véreux bateau,
Et, comme une putain à sa dernière passe,
J'implorerai en vain un service nouveau.

Peut-être on me clouera, comme grâce suprême,
Sur le corps boursoufflé d'un antique rafiote;
Nous ferons beau ménage et sa pauvre carène
Rongée de vers vaudra mes termes affûtiaux.

Nue dans ma honte, alors, que je regrette
De n'être morte avant, réduite en bois
D'épave, plutôt que de voguer, squelette
Qui hante le domaine de l'heureux autrefois.

Chaque flot qui vient me heurter fracasse
Mon mal, me profanant comme un être de rien,
M'insulte; ainsi, en l'infini des glaces
Les blocs aigus crèvent l'amour ancien.

Avant la mort, qui souffrit telle peine
Féroce et lâche; qui opprobre fut
Couronné, crucifié si bas sur les domaines
Autrefois siens; qui, dégradé, aspire au seul salut

Du désespoir: qu'après cet hivernage
D'outre-trépas, un ouragan puisse venir
Et qu'il détruise à tel point mon visage
Qu'en mes débris épars je sois sans souvenir.

jan slauerhoff

traduit du néerlandais par lilliane wouters.

un enfant un roi

Un cercle d'or me condamne à la veille,
Lé de douleur, non halo de puissance,
Tressant autour de mon front sa puissance
Le jour, la nuit. M'échappe le sommeil.

Suis-je le roi de souverains satrapes?
Lorsque je tends vers un royal maintien
Je les surprends à ricaner sous cape.
Contre leurs quolibets je ne peux rien.

Trop lourd le sceptre, vacillant sa pointe,
Frais à ma main d'un épieu le contact;
Je crains, de nuit, la chape et son étreinte.
Seul dans le lin mon corps se sent intact.

Ils sont puissants. Par un vitrail j'observe.
Frissonnant parfois de plaisir, je cours
M'enfermer au secret de la tour
Pour jouer avec deux lions qui me servent.

jan slauerhoff

traduit du néerlandais par liliane wouters.

chant d'automne du marin

Le furieux tournoiement des rafales
Désole les fleurs sans défense
Saccage les haies qui s'affalent;
La blancheur des lacs s'en offense.

Aurais-je une ferme à cette heure
Des enfants dehors à leurs jeux,
Pour muser aux vitres qui pleurent
Sans penser, simplement heureux.

Après l'errance et la chagrine
Vision de l'océan qui dure
Après les périls sans mesure
La paix d'une petite ville.

Les choses ainsi point n'allèrent,
Mes amis sont, dans leurs linceuls,
Requis par d'autres être-seul.
La ville est défunte où j'ai terre,
Je suis un sentier solitaire,
Familière d'anonymes tombes
Où jouent les feuilles moribondes.